

De la parole aux lettres

NADEAU, Jean-François. *Falardeau – Un très mauvais ami*,
Montréal, Lux Éditeur, 2011, 272 p.

Nicolas Gendron

Volume 30, Number 2, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66213ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

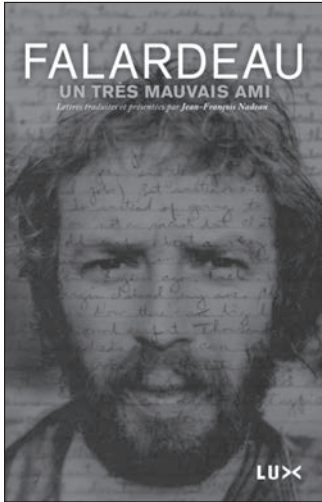
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, N. (2012). Review of [De la parole aux lettres / NADEAU, Jean-François. *Falardeau – Un très mauvais ami*, Montréal, Lux Éditeur, 2011, 272 p.] *Ciné-Bulles*, 30(2), 63–63.



NADEAU, Jean-François. *Falardeau – Un très mauvais ami*, Montréal, Lux Éditeur, 2011, 272 p.

De la parole aux lettres

NICOLAS GENDRON

Dans la foulée des hommages posthumes rendus au cinéaste Pierre Falardeau, dont un documentaire, on a confié au journaliste Jean-François Nadeau, directeur des pages culturelles du *Devoir*, aussi biographe à ses heures (voir le colossal *Bourgault*), la tâche de traduire de l'anglais la correspondance amicale que le réalisateur d'*Octobre* a entretenue, durant près de quatre décennies, avec le peintre hollandais Léon Spierenburg.

S'ils se sont connus en Europe en 1972, les deux hommes n'auront la chance de se revoir qu'à quelques reprises, d'où cette envie de maintenir vivant le lien fort qui les avaient unis par des lettres d'un style dépouillé, à la franchise salutaire. Parce qu'ils se ressemblent sans l'avoir calculé, artistes résistant aux moules, galérant mais gardant le cap de leurs convictions. Cependant, ce qu'on déduit de Spierenburg n'est redevable qu'aux mots de Falardeau, car aucune lettre du peintre n'est jointe à l'ouvrage.

Voilà peut-être le seul regret qui habitera le lecteur en refermant ce riche recueil truffé d'une belle vingtaine de photographies: on

aurait apprécié quelques écrits de Spierenburg, non seulement pour découvrir Falardeau par la lunette d'un ami fidèle, mais aussi pour caractériser davantage ce dernier. La tendresse de Falardeau pour Spierenburg s'avère toutefois manifeste. On devine entre les lignes chez Spierenburg un tempérament calme, qui semblait apaiser Falardeau dans ses périodes de doute. Autrement, on note une ou deux erreurs (la plus évidente sur le box-office d'*Elvis Gratton II*: un million de spectateurs le premier week-end, vraiment?) et cette mystérieuse entrevue de bas de page tenue avec Paul Piché. Pourquoi seulement avec le chanteur et pas avec Spierenburg ou Manon Leriche, la conjointe de Falardeau? Peut-être le journaliste prépare-t-il discrètement une biographie du cinéaste, ce dont on ne se plaindrait pas.

Nadeau débute son introduction en synthétisant les réactions au décès de Falardeau, car «cet homme mort, on est forcé de découvrir à quel point il reste vivant». La diversité des Québécois qui vinrent lui dire adieu prouva combien la portée de son engagement dépassait la question nationale. «Falardeau aimait les gens, rappelle Nadeau, tous les gens, pourvu qu'ils soient simples et qu'ils ne pètent pas plus haut que leur cul.» Dans une de ses premières lettres, le cinéaste raconte que l'ONF lui commande un documentaire sur le renommé Hans Selye; il s'interroge: «Peut-être devrions-nous donner l'écran aux gens simples plutôt qu'aux gros scientifiques.» Il pensait alors à son voisin jardinier. Un métier qui lui inspirera d'ailleurs son ultime projet, *Le Jardinier des Molson*. Le scénario inédit de ce drame de guerre sera édité, comme l'a été *La Job* avant lui (2008), aux Éditions du Québécois. Sa parution est prévue pour avril 2012.

Mais revenons à *Un très mauvais ami*, Falardeau ne cessant de se qualifier comme tel, jusqu'à sa toute dernière lettre, pour s'excuser auprès de Léon, non sans quelques jurons, d'avoir tardé à lui répondre. Avec presque 75 missives au compteur, il n'a pas

réellement failli à son devoir d'ami, n'ayant de cesse de quérir des nouvelles de l'entourage de Léon, comme s'il parlait à un frère. Falardeau chérissait aussi les peintures du Hollandais, n'hésitant pas à s'endetter pour s'en procurer une et pouvoir en admirer les beautés.

Comme Nadeau, on se retiendra de citer les extraits les plus savoureux, tant ils sont nombreux. Bien sûr, il sera question de cinéma, des sacrifices familiaux qui le soutiennent tout comme de la machine bureaucratique qui le finance. Mais Falardeau vise surtout, avec ses films, un but ultime: «parler aux gens dans la rue». Il ira jusqu'à se moquer des circuits traditionnels avec *Le Temps des bouffons*, qu'il distribue lui-même allègrement. Précédemment, il y avait eu *À force de courage*, *Pea Soup* et *Speak White*, mis au monde avec «le Gros Poulin», Julien de son prénom, dont l'amitié intense traverse en filigrane toute la correspondance. Mais avec *Elvis Gratton*, surtout, se déploie la mission populaire qu'il s'était donnée. Et qui se poursuivra avec les prisonniers dans *Le Party*, le contenu explosif d'*Octobre* que d'aucuns craignaient et le viscéral *15 février 1839*.

Par sa parole sans filtre, que Nadeau recrée avec fluidité, Falardeau égratigne l'ONF, les Jutra, la critique et les organismes subventionneurs, sans négliger ses propres paradoxes, traçant d'un même souffle tout un pan de l'histoire politique québécoise, de l'élection du Parti québécois à la montée de Mario Dumont. Rien pour nous étonner, quoi! C'est toutefois de l'intimité que naissent les plus beaux moments de cette correspondance: dans sa grande communion avec la nature, sa vie amoureuse et familiale, ses combats intérieurs en étroite corrélation avec ses luttes sociales et filmiques. De ses confidences se dégage l'essentiel: sa fragilité, son hypersensibilité et sa lucidité douloureuse. Et plus que tout, sa conviction profonde que, malgré les errances et les refus, sa vie aura été pleinement vécue. ▀